

Voici une excellente version, très "académique", des origines de l'écriture que nous, à Racines et Traditions, sommes fort loin de partager (surtout en ce qui concerne l'acrophonie cananéenne (<-quoique "ceux du canot" étaient des Héraklides) !

Mais il est bon cependant que nos visiteurs mesurent la profondeur des ornières dans lesquelles le "biblisme" – fut-il néo-testamentaire – et "l'*ex oriente lux*" impérialiste de l'Église* nous a précipité – et nous a maintenu : l'"abysme" ! Car nous n'avons pas oublié le "devoir de mémoire" : nous aussi avons des ancêtres... qui ne savaient pas tout, certes, mais qui, eux, choisirent une autre Voie/ Voix pour exprimer les Valeurs* du Cosmos harmonieux ! Vous le verrez : c'est là, la véritable et évidente origine de l'acrophonie !

C'est pourquoi nous avons pensé qu'il ferait une bonne introduction à notre article Écriture*, non pas pour entrer en polémique, mais pour laisser nos visiteurs faire une de ces excursion/ *ex cursus* dont nous sommes coutumiers et qui dé-couvre bien souvent des joyaux inestimables trop longtemps enterrés...

Rappelons que nous venons de lire cet article – sans rien y toucher – le 2 avril 04 sur l'intéressant site typographie.org/trajan/alpha/alf_fram.html et que le nôtre avait paru le 11 mars 2001.

L'alpha et l'oméga

« On ne sait rien et *jamais on ne saura rien de l'origine du langage.*
Touchant les origines probables de l'écriture, on est un peu moins mal pourvu. »
Etiemble

X

Traité entre Elis et Herea
Plaque en bronze, 500 av J-C.

INTRODUCTION

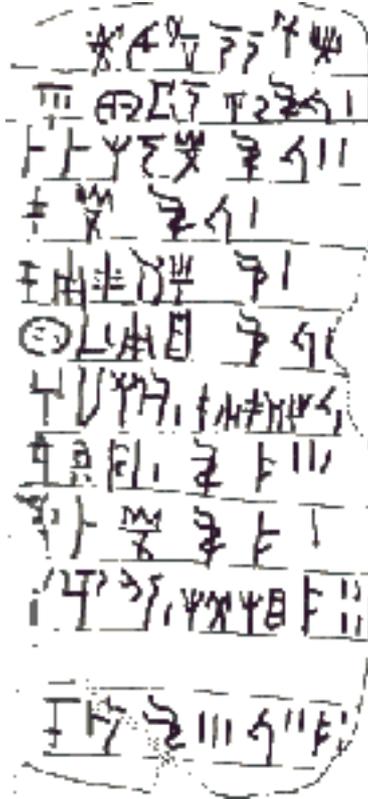
L'ALPHABET GREC est le pere de nos alphabets occidentaux : tous les alphabets en usage en Europe lui sont apparentés. Les Grecs, même s'ils n'ont pas à proprement parler inventé l'alphabet, ont donc joué un rôle capital dans le développement de la civilisation occidentale.

Le terme même d' «alphabet» est issu de la combinaison du nom des premières lettres de cet ensemble de lettres qui servit à transcrire la langue grecque: alpha et beta. Le terme d'alphabetos n'est *apparu que* tardivement dans la langue grecque, après que le bas latin eut bricolé ce terme barbare. Les Grecs utilisaient pour désigner leurs lettres l'expression *ta grammata*.

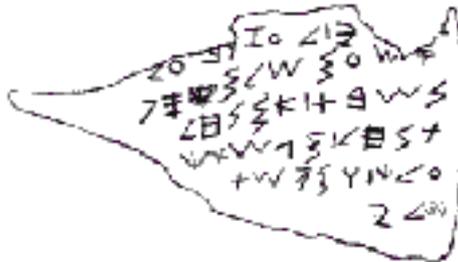
L'écriture a d'abord été en Grèce, le fait des commerçants et des prêtres. Les premiers écrits en vers furent des chants religieux et des formules magiques, et les premiers écrits en prose, des contrats de prêt. Mais elle a également permis la fixation des textes littéraires les plus parfaits, qu'il s'agisse de «la grande houle» des vers d'Homère ou du flot paisible de la prose de Platon.

Son histoire n'est toutefois pas linéaire. L'alphabet grec tel que nous le connaissons

aujourd'hui, est en effet le fruit d'une longue maturation qui a duré près de cinq siècles.



Linéaire B : Tablette de Knossos ≈ XVIIe siècle AEC.



Inscription pseudohiéroglyphique
Spatule d'Asdrubal ≈ XIVe siècle AEC

CHAPITRE PREMIER

Du phénicien au grec : La langue d'Homère, de Platon, de Sophocle a été couchée par écrit non par le biais d'une invention grecque, mais par l'adaptation d'un système alphabétique né ailleurs sur les côtes méditerranéennes.

Les écritures grecques archaïques : Ce qui semble bien être le plus ancien exemple d'écriture en Grèce est constitué par des pictogrammes retrouvés en Crète et encore indéchiffrés. Il semble que cette écriture pictographique soit à l'origine d'un autre système d'écriture apparu en Crète au début du minoen moyen (entre approximativement 1750 et 1650 av. J-C), cette écriture n'a pas encore été déchiffrée, et l'on ignore même si la langue mise par écrit était un dialecte grec. Cette écriture cursive, dont la graphie repose essentiellement sur la composition de lignes, a été baptisé par l'archéo-

logue Evans, Linéaire A. Elle a été employée sur tout le domaine de la mer Égée, Troie incluse, de 1700 à 1400. Elle utilise 76 signes syllabiques dont 6 différents du Linéaire B, de signes idéogrammiques et numériques, dont des fractions.

Un peu plus tardivement (entre 1680 et 1580 env.), une nouvelle écriture se répand, le Linéaire B. Cette écriture cursive, utilisant 158 idéogrammes, 87 signes syllabiques, 11 signes de poids et de mesure, 5 signes numériques, fut déchiffrée par des Britanniques, Ventris et Chadwick en 1952, grâce aux techniques employées par l'Intelligence Service au cours de la Seconde Guerre mondiale pour décoder les messages de l'armée allemande. Il s'agit d'une écriture à la fois syllabique et idéographique. Cette écriture note une langue grecque mais ne survécut pas au déclin de la civilisation minoenne et aux invasions de la Crète et cessa donc d'être utilisée vers 1100.

L'île de Chypre connut également un système d'écriture, un syllabaire en usage jusque la période hellénistique (II^{ème} siècle).

L'alphabet, une invention phénicienne : C'est donc plutôt du côté du Levant qu'il faut chercher l'origine de l'alphabet grec. L'ancien alphabet sémitique est d'abord un emprunt à la civilisation égyptienne. Le principe de fonctionnement de cette écriture pseudo-hiéroglyphique protocananéenne était celui de l'acrophonie: Chaque pictogramme symbolisait le tout premier son du mot sémitique représenté. Le signe de la maison, *baytu* représentait la «lettre» 'B'. Or, dans toute langue sémitique, un mot ne peut commencer que par une consonne; un alphabet acrophonique ne peut donc qu'être consonnantique.

L'influence égyptienne n'est pas l'unique influence à laquelle le pays de Canaan était alors soumis. Le puissant royaume d'Akkadie s'étendait alors et sa civilisation se répandait avec au premier chef sa langue et son système d'écriture, le cunéiforme. Cette écriture a pour caractéristique d'être profondément liée à son support et à l'outil qui en assure la gravure. Sur des tablettes d'argile, de la pierre, une sorte de petit burin permettait de graver de petites encoches, des coins. Le système d'alphabet hiéroglyphique des **Canaanéens** fut transposé sur ces supports par ce type d'outils aux alentours du XIV^{ème} siècle avant J-C. Les principales traces de cette transposition sont celles laissées à Ugarit, l'actuel Ras Shamra, dont le fameux abécédaire à 30 signes cunéiformes est l'exemple le plus frappant.

Le cunéiforme disparu, l'alphabet linéaire poursuivit son évolution. Avant la fin du XII^{ème} siècle avant J-C, l'alphabet classique de 22 lettres arrivait à maturité après un millénaire d'évolution depuis l'invention des hiéroglyphes. La graphie des lettres se stabilisait de même que le sens de la lecture qui se faisait désormais de droite à gauche. L'alphabet phénicien découpait la syllabe en unités simples, les consonnes, et négligeait les voyelles qui servaient à les prononcer. L'acquis décisif demeurait: l'utilisation d'un ensemble réduit de signes graphiques pour symboliser la langue articulée.

La problématique grecque : La langue grecque, qui appartient au groupe indo-européen comme le persan, le sanscrit et la plupart des langues européennes, offrait des particularités qui en rendaient la notation difficile, que ce fût par l'écriture syllabique crétoise ou par l'écriture alphabétique consonnantique phénicienne. En effet, la difficulté inhérente à toute écriture syllabique est de rendre la consonne isolée, non suivie

d'une voyelle. Or les groupes de deux ou trois consonnes sont monnaie courante en grec.

D'autre part, un texte grec dont les voyelles ne sont pas notées est complètement inintelligible. Enfin le système des consonnes grecs semble avoir différé profondément aussi bien de celui de l'égéen, qui ne paraît pas avoir distingué les occlusives sonores des sourdes, que de celui du phénicien, qui ignorait les aspirées grecques, mais possédait en revanche plusieurs gutturales inconnues du grec et était plus riche que lui en chuintantes et en sifflantes.

CHAPITRE DEUXIEME

L'élaboration des alphabets grecs : Le processus d'élaboration de l'alphabet grec tel que nous le connaissons aujourd'hui, ne s'est pas fait du jour au lendemain. De plus, la structure politique éclatée de la Grèce antique, favorisait l'émergence de particularisme locaux forts. On distingue ainsi les alphabets archaïques, employés à Théra et à Mélos, les alphabets orientaux d'Asie Mineure, des îles orientales de la Mer Egée et du nord-est du Péloponèse (Argos, Corinthe, Mégare et leurs colonies) ainsi que ceux du nord-ouest de l'Egée et de l'Attique et les alphabets occidentaux, employés dans la plus grande partie de la Grèce continentale (Laconie, Arcadie, Béotie, Phocide, Thessalie, Eubée mais aussi dans les colonies de Sicile et d'Italie méridionale). Ces systèmes scripturaux servirent dans un premier temps à retranscrire les quatre principaux dialectes grecs: l'éolique, le dorique, l'ionique et l'attique.

Les mutations de l'alphabet phénicien : Pragmatiques, les Grecs vont transformer l'alphabet phénicien en l'adaptant à leur langue. Dans un premier temps, ils affectèrent à certaines consonnes phéniciennes, des valeurs à peu près similaires dans leur langue. Ainsi, le signe du *samek* phénicien fut affecté à la consonne grecque de prononciation voisine 's'. Après de nombreuses modifications d'orientation, ce caractère se stabilisa sous la forme du sigma, 'S', tandis que le *têt* fut affecté à la notation du son *th* sous la forme du 'Q' et que le *qof*, *q*, servit à noter le *k* et reçut le nom de koppa ('K'). Le *zain* sémitique, servit à noter le son grec *dz* sous la forme 'Z'.

Mais l'invention la plus significative des Grecs constituera à attribuer à certaines lettres phéniciennes dont ils n'avaient pas l'usage la valeur de voyelles. C'est ainsi que naquirent le alpha ('A, α'), l'epsilon ('E, ε'), l'omicron ('O, o') et l'upsilon ('Y, υ'). Pour la sonorité *i*, ils inventèrent ex nihilo une lettre, le *iota*. Cette «lumière des voyelles» pour reprendre l'expression d'Etiemble, c'est l'apport décisif que vont faire les Grecs à l'histoire de notre civilisation.

Le problème pour les Grecs n'était pas seulement de trouver un emploi pour les lettres sémitiques qui ne correspondaient pas à des consonnes de leur langue mais également d'arriver à noter tous les sons de cette dernière. C'est ainsi que le son *ph*, fut d'abord noté 'PH' avant de se stabiliser sous la forme 'Φ'. Le son *kh* fut attribué à l'ancien *taw* sémitique, 'C', resté sans emploi en grec. Le groupe consonnantique *ps*, fut d'abord noté 'PS', mais les Ioniens recoururent rapidement au signe 'Ψ' pour le représenter.

Ainsi, progressivement, son par son, signe par signe, s'élabora l'alphabet grec avec des

différences notables selon les régions, mais suivant toujours le même processus : celui de l'adaptation du vieil alphabet sémitique à la langue grecque. Ceci explique d'ailleurs que les Grecs aient dans l'ensemble hérité des Phéniciens à la fois l'ordre dans lequel sont rangées les lettres et les noms de ces lettres. L'*alpha* rappelle indubitablement l'*aleph* phénicien, le *bêta*, le *beth* phénicien, etc.

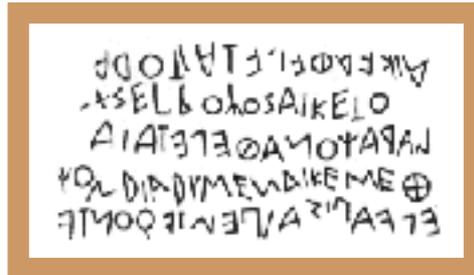
protosinaïtique	phénicien	corinthien	araméen	grec
𐤀 𐤁	𐤀 𐤁	𐤀 𐤁	𐤀 𐤁	Α Β
𐤂 𐤃	𐤂 𐤃	𐤂 𐤃	𐤂 𐤃	Γ Δ
𐤄 𐤅	𐤄 𐤅	𐤄 𐤅	𐤄 𐤅	Ε Ζ
𐤆 𐤇	𐤆 𐤇	𐤆 𐤇	𐤆 𐤇	Η Θ
𐤈 𐤉	𐤈 𐤉	𐤈 𐤉	𐤈 𐤉	Ι Κ
𐤊 𐤋	𐤊 𐤋	𐤊 𐤋	𐤊 𐤋	Λ Μ
𐤌 𐤍	𐤌 𐤍	𐤌 𐤍	𐤌 𐤍	Ν Ξ
𐤎 𐤏	𐤎 𐤏	𐤎 𐤏	𐤎 𐤏	Ο Π
𐤐 𐤑	𐤐 𐤑	𐤐 𐤑	𐤐 𐤑	Ρ Σ
𐤒 𐤓	𐤒 𐤓	𐤒 𐤓	𐤒 𐤓	Τ Υ

Une longue évolution : Au début les mots étaient écrits sans séparation; plus tard on les sépara les uns des autres. Dans le même ordre d'idée, les accents sont apparus progressivement dans l'alphabet grec. La langue grecque avait en effet cette particularité de posséder un accent musical qui se traduisait dans chaque mot par un changement de hauteur portant sur une des syllabes de ce mot. L'alphabet que les Grecs avaient hérité des Phéniciens ne tenant pas compte de telles nuances, les grammairiens alexandrin Aristophane de Byzance (ca -240) et son disciple Aristarque de Samothrace inventèrent les trois accents de l'écriture grecque: aigu, grave et circonflexe.

Jusqu'au VI^e siècle, l'écriture grecque n'était pas encore stabilisée. Chaque cité grecque archaïque, traditionnellement jalouse de son indépendance, imposaient des gra-

phies très différentes aux lettres. Ainsi, aux côtés de l'alphabet grec ionien, coexistaient différentes variantes de cet alphabet employés en Asie Mineure pour noter le grec et des dialectes locaux. Pour mémoire, il est possible ainsi de mentionner l'existence des alphabets phrygien, pamphylien, carien, lydien et lycien.

De même le sens de lecture n'était pas encore définitivement fixé. On pratique ainsi le spérirédon (lecture en spirale), le stoichédon (alignement horizontal et vertical des lettres) et le boustrophédon :



Dans ce dernier système, le sens de lecture progressait à l'horizontale, alternativement dans un sens et dans le sens opposé, à la manière des bœufs au labour, revenant sur leurs pas à la fin de chaque sillon (*bous* : bœufs; *strephain* : tourner). Le boustrophédon constitue peut-être l'intermédiaire entre le sens phénicien, de droite à gauche, que les Grecs adoptèrent dans un premier temps et le sens ionien de gauche à droite.

Stabilisation de l'écriture grecque : L'année -403 marque un tournant décisif dans l'histoire de l'alphabet grec. En effet, sous l'archontat d'Euclide, Archinos fait adopter à Athènes une disposition stipulant que les textes des lois, consignés jusqu'alors dans l'alphabet local, seront réédités dans l'alphabet de Milet dit ionien, qui donnait sa préférence au sens gauche-droite. Les autres villes grecques, suivirent progressivement cet exemple, reconnaissant officiellement la supériorité de cet alphabet. Au IV^e siècle, l'unification des alphabets grecs était à peu près réalisée. C'est un fait important dans l'histoire de la civilisation, car l'adoption de ce même type d'écriture coïncide approximativement avec la création d'une langue grecque commune, *koiné dialektos*, qui fut employé par tous les Héliènes ayant quelque culture, processus déterminant dans l'établissement du sentiment national grec.

CHAPITRE TROISIÈME

A	α	alpha
B	β	beta
X	χ	chi
Δ	δ	delta
E	ε	epsilon
Φ	φ	phi
Γ	γ	gamma
H	η	eta
I	ι	iota
Ϝ	ϕ	
K	κ	kappa
Λ	λ	lambda
M	μ	mu
N	ν	nu
O	ο	omicron
Π	π	pi
Θ	θ	theta
P	ρ	rho
Σ	σ	sigma
T	τ	tau
Υ	υ	upsilon
ς	ϖ	
Ω	ω	omega
Ξ	ξ	xi
Ψ	ψ	psi
Z	ζ	zeta

Alphabet grec

Evolution de l'écriture grecque : Le dessin des capitales est fort simple et rigoureusement logique. Pour reprendre la théorie d'Alphonse Dain, chaque lettre est un assemblage d'éléments primitifs que sont le trait et le rond (I & O).

Avec un trait on obtient le iota (I) et avec deux traits inscrits dans un carré, on obtient le gamma (Γ), le lambda (Λ), le tau (T) et le chi (X). Avec trois traits, on obtient le delta (Δ), le Zêta (Z), le êta (H), le nu (N) et le pi (Π) tandis qu'avec quatre traits on obtient l'épsilon (E), le mu (M), le sigma (Σ) et le xi (Ξ) [La capitale archaïque du xi est traversée par une barre verticale].

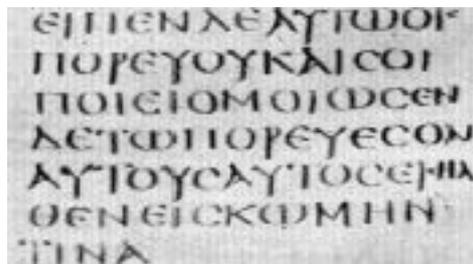
Les lettres rondes sont l'omicron (O) et l'omega (Ω). En gravant au milieu du cercle un point ou une barre, on obtient le thêta (Θ) et le phi (Φ). Enfin, le bêta est fait d'une barre et de deux moitiés de cercles (B) alors que le rhô ne présente qu'une panse supérieure (P).

L'intérêt d'une telle standardisation est pour Rémy Peignot, l'harmonie «quasi musicale (qui) naît du jeu rythmique des traits. (...) Dans l'assemblage des lettres, des notes en lignes et en page, le retour périodique de formes simples facilite la lecture; cela plaît

à l'œil qui s'y retrouve».

De l'influence des supports sur le dessin des lettres : Toutefois, le dessin des lettres va se mettre à se redifférencier, cette fois en fonction du support d'écriture utilisé. L'écriture monumentale ou lapidaire, est celle que l'on va utiliser pour graver sur la pierre les documents officiels. De forme rectiligne et anguleuse, elle se distingue nettement des rondeurs de l'écriture des scribes maniant le calame. Dès le IV^e siècle, l'écriture courante va être celle sur papyrus. Les Grecs ont en général, utilisé le papyrus de la même manière que les Egyptiens. A ses débuts, l'écriture sur papyrus était très proche de l'écriture épigraphique; appelée écriture scolaire, ses caractères ne sont pas liés entre eux, les mots ne sont pas séparés les uns des autres, les lettres E, Σ, Ω gardent leur forme anguleuse mais commencent à apparaître les formes arrondies dans les autres lettres. On ne laissait pas d'espace entre les mots et pour indiquer qu'on passait d'un sujet à un autre, on traçait un petit trait horizontal - appelé *paragraphos*, qui signifie, «écrit sur le côté».

On écrivait en colonnes sur des bandes de parchemins ou de papyrus longues de six à neuf mètres et que l'on enroulait autour d'un bâton. Ces rouleaux prirent le nom de biblos du nom de la cité phénicienne qui fit connaître le papyrus aux Grecs. Un rouleau plus petit s'appelait biblion. Lorsque le rouleau faisait partie d'un ensemble on l'appelait tomos, c'est à dire la coupure.



Exemple d'écriture onciale grecque
Codex Sinaiticus ≈ IV^e siècle

Les écritures grecques médiévales : A côté de cette écriture fondamentale, d'autres genres se développèrent très rapidement. L'écriture calligraphique était proche du type scolaire mais le gabarit des caractères, leur écartement, leurs enjolivements étaient calculés de façon à produire une impression artistique; c'est l'écriture des manuscrits. Elle évitait les ligatures, ne séparait pas les mots et était appelée également onciale ou parfois biblique, par qu'on la retrouve dans les trois grands manuscrits bibliques que sont le *Codex Vaticanus*, le *Codex Sinaiticus* et le *Codex Alexandrinus*.

L'écriture cursive était l'écriture courante, ou étirée comme disaient les Grecs eux-mêmes. Plus rapide que l'unciale, elle se distingua nettement de sa parente à partir du III^e siècle av J-C. Les traits essentiels de la cursive étaient d'une part, la tendance à lier entre eux les caractères d'écriture, dans la mesure où leurs formes s'y prêtaient, et à en simplifier le tracé, à le rendre plus coulant

ἀπὸ τῶν ἑσπερίων ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἀγλαοθήτω τὸ
 μαστίχια σου, γέλυθῃτω τὸ θέλημα σου ἐν οὐ
 ραῖς τῶν ἑσπερίων τῶν ἁγίων σου ἐν τῇ σήμερον.

Exemple d'écriture manuscrite ≈ Xe siècle

Entre les deux, il existait une écriture administrative dite de chancellerie qui se rapprochait de la cursive mais ses lettres étaient grandes, grêles et stylisées, et l'écriture personnelle, celle des gens d'une certaine culture.

L'onciale évolua peu et subsista sous cette forme quand on substitua le parchemin au papyrus; elle resta le type même de librairie. La cursive subit elle une transformation radicale qui finit par aboutir à la minuscule. Cette dernière a dégagé et précisé une des caractéristiques alors embryonnaire de l'écriture de chancellerie, à savoir le système des quatres lignes. Les lettres de l'écriture monumentale, comme celle de l'onciale et de notre capitale latine, sont en effet toutes de la même hauteur: on peut en délimiter leur tracé par deux lignes.

Au début du IV^e siècle, la chancellerie impériale, désormais fixée à Constantinople, imposa la cursive byzantine qui subit l'influence de la cursive latine contemporaine, au point que les deux écritures pouvaient facilement se confondre. Cette nouvelle cursive a joué un rôle décisif lors de la véritable renaissance qu'a connue au VIII^e siècle l'Empire byzantin. La nouvelle écriture grecque, celle qui est aujourd'hui encore employée tant pour les livres imprimés que dans la vie courante, la minuscule, s'est en effet formée à partir de la cursive: tout en gardant certaines ligatures usuelles et claires, elle a séparé les lettres, réintroduit, aux IX^e et X^e siècles, certaines formes onciales, réduit la dimension des lettres et su allier à la clarté des onciales la fluidité et la rapidité des cursives; elle a conservé et régularisé l'usage des signes diacritiques, esprits et accents, introduits par les Alexandrins.



Copie de l'inscription de l'arc romain de Thessalonique
II^e siècle AEC.

CONCLUSION

Signe de civilisation : L'alphabet adapté en Grèce aux alentours du VIII^e siècle AEC eut un grand rôle dans l'histoire des civilisations. Il permit la conservation du savoir qu'allait accumuler l'hellénisme et assura sa transmission jusqu'à nos jours. Il permit également aux anciens Grecs de conserver les mouvements de leur esprit, leurs lois, leurs décrets, l'expression de leur piété, de transmettre leurs rites initiatiques, leurs méditations philosophiques, leurs comptabilités...

La Civilisation grecque est la première civilisation qui reposa en une si grande part sur l'écrit. Et ceci, grâce à la lecture facile d'un alphabet: la démocratie aurait-elle pu naître si les citoyens n'avaient pu avoir accès aux décrets et aux lois? Les écritures nées en Mésopotamie ou en Égypte réservaient la lecture à une élite au rôle social défini. La Grèce inventa la démocratie, laquelle semble bien être le corollaire d'une autre invention : la pédagogie. Or, comment éduquer sans l'écrit...?

Pour compléter cet article, Deux références seulement, mais de qualité :

La première en français est constituée par la partie consacrée à l'écriture grecque de l'exposition virtuelle « Naissance de l'écriture » de la Bibliothèque Nationale. Une page est ainsi consacrée à l'introduction de l'écriture en Grèce, une autre à l'invention des voyelles, une troisième recense les mythes grecs concernant la naissance de cette écriture et enfin une carte d'identité résume de manière synthétique cette écriture.

La seconde en anglais, est présenté sur le site d'une société de traduction anglais/grec appelée Transelexis. L'article, illustré, consacré à la langue grecque comprend en particulier un chapitre sur l'histoire de l'écriture grecque antique ainsi qu'une présentation de l'alphabet grec.

Article rédigé par : Jean-Christophe Loubet del Bayle. Paris, Décembre 1998

Sources :

- Calvet (Louis-Jean), *Histoire de l'écriture*, Coll.Pluriel, Hachette, Paris, 1996
 Diringer (David), *The Alphabet. A Key to the history of mankind*, Vol. I & II, Hutchinson & Co., Londres, 3ème édition, 1968
 Durand (Will), *Histoire de la civilisation*, Tome IV, Editions Rencontre, Lausanne, 1962
 Etiemble (R.), "Écriture", *Encyclopædia Universalis*, Vol. V, pp.946-951, Paris, 1970
 Février (James G.), *Histoire de l'écriture*, 2ème édition, Payot, Paris, 1959
 Imprimerie Nationale, *De Plomb, d'encre et de lumière*, Paris, 1982
 Jean (G.), *L'Écriture mémoire des hommes*, Coll. Découverte, Gallimard, Paris, 1987
 Hooker (J-T.) (Dir.), *La Naissance des écritures : du cunéiforme à l'alphabet*, Seuil, Paris, 1994
 Lafforgue (G.), "Alphabet", *Encyclopædia Universalis*, Vol.I, pp.798-800, Paris, 1970
 Zali (Anne) & Berthier (Annie) (Dir.), *L'Aventure des écritures, Naissances*, Bibliothèque Nationale de France, Paris, 1997

Les illustrations : sont extraites des ouvrages de Diringer, de Calvet et du Seuil.

 © Janvier 1999 JCLDB / Typographie & Civilisation